

(d)

LA MATERNITÉ DANS LA LITTÉRATURE FÉMININE AU MAROC

ZOHRA MEZGUELDI

Université Hassan II d'Aïn Chock, Casablanca

La littérature féminine au Maroc reflète les représentations socio-culturelles de la maternité en la faisant ressortir comme une contrainte imposée aux femmes pour exister dans la société et la famille. Cette littérature présente aussi une image de la mère négative et associée à un modèle remis en question parce qu'entravant le désir d'émancipation des écrivaines. Cependant, on observe que la mère peut aussi être revendiquée comme espace symbolique donc comme symbole de création. La maternité apparaît alors comme un élément positif puisqu'il est en lien avec le processus de la création.

MOTS CLÉS: maternité, représentations socio-culturelles, modèle maternel, espace symbolique, création.

Dans la littérature féminine marocaine qui se constitue à partir des années 80, parmi les différents thèmes abordés, celui de la maternité retiendra ici notre attention. La littérature écrite par les femmes se préoccupe beaucoup de la condition féminine et du statut des femmes dans la société et la culture au Maroc. De ce fait, la maternité apparaît comme un aspect incontournable et marquant de la vie des femmes.

Ainsi, réfléchir au thème de la maternité dans la littérature féminine au Maroc amène à interroger son traitement par et dans l'écriture, traitement dont on dégagera ici quelques aspects saillants parmi lesquels: la dimension socioculturelle de la maternité, l'image de la mère et le rapport entre maternité et écriture.

Dimension socioculturelle de la maternité

La maternité telle que les études socio-anthropologiques la présentent est un passage obligé, une condition et une finalité en soi. Elle permet à une

femme d'avoir une place dans la famille et dans la société et d'avoir ainsi un statut. La maternité constitue pour la femme:

Un véritable système d'assurance vieillesse, d'assurance maladie, une garantie contre le destin, une garantie autrement efficace en cas de répudiation [...] sans parler du prestige, de l'honneur, de la "présence" que confère une descendance surtout si celle-ci est nombreuse et mâle. [...] Avoir des enfants dans la société traditionnelle arabo-musulmane est l'élément fondamental de la sécurité pour une femme. (Bouhdiba, 1975: 263)

La littérature se fait l'écho de cette réalité socioculturelle. En effet, les textes soulignent dans la maternité son caractère imposé par la culture et la société. Les écrivaines en rendent bien compte, chacune à sa manière, selon son expérience et sa vision à l'instar de Nadia Chafik dans *Le secret des djinns*: "Ce qui compte pour les femmes comme elles, c'est le mariage. Mettre le grappin sur un homme, faire des enfants pour s'assurer de le garder, un talisman par-ci, des herbes à brûler par-là et hop, le tour est joué" (Chafik, 1998: 144); ou Houria Boussejra, dans *Le corps dérobé*: "Mais ne savait-elle pas qu'on ne pouvait exister sans porter en soi une part de l'autre?" (Boussejra, 1999: 26). Quant à Amina Lhassani, elle souligne dans *La citadelle détruite*, à quel point le statut d'une femme est lié à la maternité, à travers l'histoire de son personnage qui enfante "après six années d'un mariage stérile" ce qui lui permet "de se faire une place" (Lhassani, 1995: 14). Marta Segarra note, à propos de la littérature féminine maghrébine que:

La maternité est plutôt considérée, ou bien comme une conséquence attendue mais non espérée du mariage, ou bien comme une obligation pour les femmes mariées; celles-ci ne désirent la grossesse, d'abord, que pour faire taire les médisants ou les impatientes (normalement la belle-mère) qui les soupçonnent de stérilité, la pire malédiction pour une femme; et ensuite procréer un garçon, pour que celui-ci leur serve "d'assurance à vie" et leur procure le respect dont elles jouiront dans leur âge mûr. (Segarra, 1997: 100)

Les écrits féminins décrivent la maternité comme un modèle traditionnel et archaïque qui fonde l'existence de la femme dans la société et la culture:

L'accouchement démarque deux périodes dans la vie d'une femme: une antérieure et l'autre postérieure. Après avoir mis au monde un

enfant, la femme accède à la maternité qui rehausse son statut, non seulement parmi les hommes, mais aussi avec Dieu. Ne dit-on pas d'une femme qui a eu beaucoup d'enfants que "Dieu a lavé ses péchés avec ses enfants"? L'acte d'enfanter rapproche donc la femme de Dieu. (Bourquia, 1996: 83)

Nombre de textes pointent cette maternité comme une exigence imposée à toute femme pour qu'elle soit désignée comme telle –la maternité se posant comme une sorte de légitimation de l'identité sociale féminine– et renforcée dans son statut de femme-mère, seul statut qui lui soit socialement reconnu, celui d'épouse-mère car tel est le but du mariage: faire des enfants, de nombreux enfants et surtout des mâles.

La littérature rejoint en cela ce que les chercheurs observent et disent de la réalité sociale marocaine:

En fait, le mariage ne saurait être en aucune façon la consécration d'un couple [...]. Le mariage n'est pour la femme comme pour l'homme qui sont mariés (par les parents) qu'une étape qui permettra d'accroître la famille patrilignagère, et, pour la femme, un passage obligé pour atteindre la maternité. (Lacoste-Dujardin, 1985: 79)

La femme n'a souvent que la maternité pour combler le vide de sa vie conjugale; avoir un enfant est d'ailleurs partie intégrante de son devoir d'épouse et l'on sait que ce devoir est, dans notre société fondateur du lien marital. La position d'épouse se renforce lors de la grossesse, de l'accouchement, et surtout lorsque l'enfant né est de sexe mâle. (Naamane Guessous, 1988: 105)

Dans *La sexualité en Islam*, Bouhdiba souligne que:

On dévalorise ainsi l'épouse. Mais en insistant sur le rôle géniteur de la femme on valorise la mère. La misogynie en acte refoule la femme dans son rôle maternel et instaure par là même un véritable royaume des mères. [...] D'où ce culte de la mère qui nous semble constituer une des clés maîtresses pour la compréhension de la personnalité de base des sociétés arabo-musulmanes. Le rapport physique mère-enfant se transforme en une unité psychosociologique prolongée. [...] En fait la relation mère-enfants prime la

relation mère-épouse et enfants-père. [...] Le lien vaginal [...] est un lien exemplaire¹. (Bouhdiba, 1975: 261-262)

Rappelons le caractère sacré des mères en Islam pour lequel "le paradis se trouve sous les pieds des mères". Bourquia parle de "l'utérus sacré" (Bourquia, 1996: 19) pour souligner la dimension religieuse de la maternité dans la culture et la société au Maroc.

Ainsi, la maternité évoquée dans les textes littéraires a un cadre, le mariage, dont elle constitue l'objectif primordial, voire unique: agrandir la famille de l'homme, du mari. Toutefois, on remarque que cette maternité, obligation religieuse et sociale, n'est pas une maternité heureuse puisque vécue comme une injonction, un devoir. Elle ne relève en aucun cas de la décision des femmes, ni d'un acte d'amour. La maternité dépeinte dans les textes est subie et représente une violence faite au corps des femmes qui n'ont pas le choix de leur maternité.

C'est le cas dans *L'enfant endormi* de Noufissa Sbaï, qui dépeint le malheur d'une mère célibataire, enceinte une première fois, à la suite d'un viol, puis une seconde fois parce qu'abusée par son amant. La maternité vécue ici en dehors du mariage, n'en correspond pas moins à un malheur supplémentaire infligé aux femmes. Autrement dit, pas de description d'une maternité heureuse qu'elle s'inscrive dans la légitimité du mariage ou dans la violence du viol ou dans l'aveuglement de la passion d'une femme pour un homme.

La maternité qui est considérée, sur les plans religieux et social, comme devant constituer l'accomplissement et l'épanouissement des femmes, est présentée dans la littérature évoquée ici, comme l'assujettissement des femmes par la société et la culture.

Dans un chapitre intitulé "Au royaume des mères" (Bouhdiba, 1975: 259-279), l'auteur de *La sexualité en Islam*, explique que:

L'étude de la sexualité dans les sociétés arabo-musulmanes révèle que la déréalisation du statut féminin a fini pratiquement, et à quelques exceptions près, par enfermer la femme dans un double rôle: d'objet de jouissance et de génitrice. Dans un cas comme dans l'autre nous avons affaire à une femme-objet. (Bouhdiba, 1975: 261)

Nous observons que la maternité constitue un "problème", reflétant la domination des femmes par la loi des hommes, présente à travers le religieux et les normes socioculturelles, comme le souligne Françoise Collin:

¹ Bouhdiba cite "le hadith bien connu du Prophète: 'Le lien vaginal est un surcroît d'existence'" (Bouhdiba, 1975: 262).

Mais dans le cercle même de la soumission conjugale, la génération fait objection au pouvoir masculin. Voilà bien un domaine en effet où le rôle maternel s'impose "par nature" et éclipse dans un premier temps le rôle paternel. Il faudra toute l'énergie des montages de la filiation –un droit qui cette fois ne s'aligne pas sur l'argument de la nature mais le contredit– pour endiguer ce "pouvoir des mères". La stratégie "patriarcale" consiste peut-être essentiellement dans l'appropriation de ce qui lui échappe, ou qu'il croit voir lui échapper. L'enfant semble "par nature" enfant de la mère, il doit absolument être réapproprié par le père, au nom d'arguments divers. (Collin, 1999: 19)

La dimension socioculturelle de la maternité éclaire celle-ci comme étant au centre d'un rapport de forces et d'enjeux de pouvoir qui engage le corps des femmes et en premier lieu celui de la mère.

L'image de la mère

Déjà dans la littérature marocaine écrite par des hommes, on note la place importante qu'occupe l'image de la mère dans la littérature, de Sefrioui à Khaïr-Eddine, en passant par Chraïbi, Khatibi et Ben Jelloun².

De cette image de la mère chez les écrivains, nous retiendrons la soumission, la passivité et la subordination qui la caractérisent. Nous dégagerons l'image d'une maternité en souffrance mais également la toute-puissance de la figure de la mère dont nous avons analysé ailleurs³ le pouvoir d'influence dans et sur l'imaginaire de l'écrivain, pouvoir révélateur de la relation mère-fils vécue dans la société et la culture au Maroc. L'observation de ces dernières par les chercheurs mais aussi par les écrivains souligne la position privilégiée des enfants mâles et la valorisation qui en découle pour le statut de la mère qui leur donne vie. Naâmane Guessous rappelle dans son travail que:

La femme n'a souvent que la maternité pour combler le vide de sa vie conjugale; avoir un enfant est d'ailleurs partie intégrante de son devoir d'épouse et l'on sait que ce devoir est, dans notre société fondatrice du lien marital. La position d'épouse se renforce lors de la grossesse, de l'accouchement, et surtout lorsque l'enfant né est de sexe mâle. (Naâmane Guessous, 1988: 105)

² J'ai personnellement consacré une grande partie de mon travail de recherche universitaire à l'image de la mère dans la littérature marocaine de langue française: voir bibliographie en fin d'article.

³ Voir la bibliographie en fin d'article.

De son côté, Camille-Lacoste Dujardin met en avant cette montée en puissance dans la famille que la naissance d'un fils permet à sa mère tout en faisant ressortir la relation fusionnelle entre la mère et son fils comme "relation hétérosexuelle la plus satisfaisante, la plus profonde et la plus riche d'affectivité" (Lacoste-Dujardin, 1985: 304).

En comparaison, l'image de la mère chez les écrivaines marocaines se présente de façon plus contrastée. Marta Segarra constate pour sa part que:

La maternité est un thème étonnamment peu courant dans la littérature maghrébine écrite par des femmes. Il y a peu de mères parmi les héroïnes ou les narratrices de ces romans, bien que celles-là y soient beaucoup plus nombreuses en tant que caractères secondaires: la figure de la mère est regardée le plus souvent du point de vue de la fille ou du fils. (Segarra, 1997: 99-100)

Sarah Kilito observe, de son côté, dans son travail sur les romancières marocaines francophones entre 1982 et 1999, *Femmes-sujets*, que:

[...] il semble y avoir une différence assez importante entre la littérature féminine et la littérature masculine au sujet de la mère: le recours à l'image de la mère, son omniprésence et souvent sa magnification nous semble moins important dans notre corpus [...] Certes, il y a dans notre corpus des mères, elles figurent dans pratiquement tous les romans, mais nous oserions dire qu'elles ne sont pas l'objet principal du récit, et de toutes les manières elles ne sont pas glorifiées comme elles ont tendance à l'être chez les écrivains. (Kilito, 2004: 219)

Personnage à la fois omniprésent et observé par ses enfants, la mère dans la littérature féminine donnerait lieu à une image moins affirmée en quelque sorte. Ainsi, les écrivaines se démarqueraient des écrivains quant au traitement de l'image de la mère: rôle secondaire, peinture contrastée de la mère, volonté de se distancier du modèle de la mère, telle est la tendance dominante dans la littérature féminine. En effet, prédomine dans cette littérature, une image de la mère associée à tout ce contre quoi les protagonistes féminins luttent, tout ce à quoi s'opposent les femmes dans les romans en question.

C'est le cas dans *Une femme tout simplement* de Baha Trabelsi, où sont illustrés cette confrontation des mères et des filles et le rejet du modèle maternel par celles-ci: "Mama souhaitait me former à son image. Déjà, je refusais ce modèle" (Trabelsi, 1995: 23). À son tour, Amina Lhassani exprime dans *La Citadelle détruite*, cette opposition entre la fille et la mère

qui s'évertue à vouloir en faire une épouse et une mère en conformité avec les traditions, alors que la fille n'aspire qu'à être libre, sûre d'elle et émancipée, encouragée en cela par le père, chose plutôt singulière mais qui se retrouve parfois dans les textes de femmes. Les propos de la mère témoignent de sa crainte mais aussi de son conservatisme face à une fille qui cherche à mettre en avant son corps et son désir de liberté: "Il était grand temps de mettre fin aux allures un peu trop libres de l'enfant encouragée par le père: un garçon passe encore! Mais une fille sans aucun savoir-vivre quelle horreur!" (Lhassani, 1995: 38) qui la choque par l'assurance de ses yeux "qui vifs et sans crainte regardaient bien en face la personne à qui elle parlait" (Lhassani, 1995: 40) et l'effraie car elle a "poussé comme une plante sauvage" (Lhassani, 1995: 41).

Les chercheurs, à l'instar de Ghita El Khayat pointent cette confrontation entre mères et filles que la littérature féminine ne cesse de mettre en scène:

On ne saurait nier le conservatisme de la majeure partie des femmes et l'extrême coercition des femmes âgées sur les jeunes femmes freinant sans relâche les potentialités évolutives par une domination incessante sur les âges inférieurs. Il y a certes un versant positif et un versant négatif à cette faculté qu'ont les vieilles femmes d'être les véritables archives de la tradition et les véritables gardiennes de tous les aspects culturels de la société arabe; cela d'ailleurs est vérifiable aisément dans toutes les cultures et dans toutes les formes de civilisation. Le versant triste et négatif est par contre cette mutilation profonde de l'être féminin qu'elles opèrent de multiples manières. (Khayat, 1988: 113)

L'exemple le plus extrême de cette domination "entravante" et mutilante évoquée par Khayat, des filles par les mères, est sans doute dans le roman de Souad Bahéchar, *Ni fleurs, ni couronnes*. Ce récit se déroule dans la tribu des Mramda, villageois pour lesquels les notions de terre et d'honneur justifient les actes les plus inacceptables. C'est dans ce milieu archaïque que naît Chouhayra, petite fille maltraitée par sa famille qui espérait "l'héritier qui allait racheter ses humiliations passées" (Bahéchar, 2000: 20). Chouhayra va concentrer sur elle tous les malheurs de la tribu qui va attribuer à la petite fille la responsabilité de toutes les catastrophes qui vont s'abattre sur la communauté villageoise. La scène la plus significative intervient lorsque plus âgée, Chouhayra "accepta l'étreinte du berger (et) donna à pleines mains ses trésors" (Bahéchar, 2000: 41). La jeune adolescente subira alors le châtement terrible de l'épreuve du feu "laissant sur son sexe des marques indélébiles" (Bahéchar, 2000: 47), infligé par les femmes de la tribu, notamment la mère du berger et la matrone du clan à la fois accoucheuse, guérisseuse, sorcière dont le pouvoir sur la tribu était immense. Cette scène est symbolique car elle met en avant à la fois le pouvoir occulte des femmes,

le statut d'autorité des femmes âgées et la domination collective qu'exercent les femmes sur d'autres femmes: "pour les gens de chez nous, quand l'homme faiblit, c'est que la femme l'a tenté. Toi, ils t'ont punie. Moi, ils m'ont lavé au lait et à l'eau..." (Bahéchar, 2000: 49) dira le jeune berger à Chouhayra, après la scène du supplice. On constate que ce dernier a lieu exclusivement en présence du cercle des femmes de la tribu, les hommes ayant pris la fuite, considérant que "[c]e n'était plus qu'une affaire de femmes, une histoire de sang et de larmes qui ne les concernait pas" (Bahéchar, 2000: 44) et devant: "l'insondable pouvoir des femmes [...] en invoquant dans le secret de leur poitrine les puissances qui pouvaient les prémunir contre elles" (Bahéchar, 2000: 44).

Cependant, dans cette scène du "meurtre" des femmes par des femmes, se joue, en fait, le pouvoir des hommes sur les femmes: la matrone lui "martèle aux oreilles: 'tu n'ouvriras plus tes cuisses à nos hommes. Que ta chair s'en souviene'". Elle sait que les femmes viennent de s'offrir en holocauste sa beauté libre et sauvage. La victime n'était qu'un adolescent mais cela aurait pu être un des maris. Les paysannes n'ont pas la même dextérité pour faire renoncer à leurs désirs les hommes". (Bahéchar, 2000: 46)

Le rôle des mères est ici mis en avant d'un côté, par l'impuissance de la mère de Chouhayra lors du supplice de celle-ci: "Une femme poussa un cri de détresse et tomba de tout son long, sa tête sur le bord du brasier. Chouhayra, reconnaissant sa mère, détourna son visage" (Bahéchar, 2000: 44), d'un autre côté, par la part importante que prend la mère du berger dans le châtiment subi par Chouhayra, son rôle dans la scène de l'exorcisme du berger et enfin, à travers le rôle symbolique de la matrone et celui des nourrices: "Blanchi par le lait des mères, il devait se soumettre à la purification par les sept vagues" (Bahéchar, 2000: 48). Le lait maternel est utilisé ici pour purifier le jeune berger de la "souillure" (Bahéchar, 2000: 48) de l'étreinte avec la femme désirante, Chouhayra, et mutilée dans son désir même, par d'autres femmes, essentiellement, mises en scène en tant que mères.

Ce récit de Souad Bahéchar illustre bien une tendance notoire chez les écrivaines à faire de la mère, un personnage qui fait obstacle à la femme, rejoignant en cela ce que soulignent les travaux de Lacoste-Dujardin dans *Des mères contre des femmes* ou de Ghita El Khayat dans *Le monde arabe au féminin*, en désignant les mères comme "les apôtres zélés de la domination masculine, les artisans de son inculcation, de sa reproduction" (Lacoste-Dujardin, [1985] 1996: 9), "acharnées à contrecarrer l'épanouissement et l'émancipation des jeunes filles et des jeunes femmes [...] meilleures alliées de l'homme pour servir son ordre et son règne à lui" (El Khayat, 1988: 43). Remarquons qu'ici "les femmes n'arrivent sur la scène

publique que 'dématernisées'. Elles ne seront reçues qu'à ce prix" (Collin, 1999: 19).

Dans cette représentation de la mère se joue la question de l'émancipation de la femme qui veut exister en tant que telle, en tant que corps désirant. L'émancipation s'inscrit d'abord par rapport au modèle présenté comme archaïque, conservateur et réduisant la femme au rôle de procréatrice et de gardienne de traditions qui l'entravent.

Il ressort de cette tendance dominante que la représentation de la mère dans la littérature féminine marocaine exprime pour des raisons à la fois socioculturelles et psychologiques, un conflit qui est au fondement de la relation mère-fille et qui s'origine dans le fait que la société et la culture favorisent le garçon au détriment de la fille.

Dès la naissance, une différence notoire s'établit entre le garçon et la fillette: le comportement familial n'est pas le même selon le sexe du nouveau-né. Ainsi, lorsque vient la nouvelle de l'accouchement, les femmes poussent-elles trois ululements pour un garçon, mais un seul pour une fille, ou aucun. A partir de cet instant, l'écart commence à se creuser entre garçon et fille: le garçon sera favorisé en d'innombrables occasions. (Naâmane Guessous, 1988: 16)

Nombre de récits se font l'écho de ce qui est vécu comme une discrimination insupportable et dont la blessure se lit dans l'écriture des femmes: "À ma naissance, mon père a détourné ses yeux de mon visage: il a craché par terre en maudissant le jour qui m'a vu naître. Depuis ce jour-là, je n'ai jamais été acceptée" (Sbaï, 1987: 102); "Grandir pour moi, signifiait être. Parce qu'en fait, je n'existais pas. Comme toutes les petites filles, je n'étais pas estimée à ma vraie valeur, ou plutôt, je n'avais pas de valeur du tout" (Hadraoui, 1998: 115).

Ainsi, la naissance d'une fille implique une dépréciation du statut de la mère et une relation déterminée par cette situation: "Tu dépends de la place que ta mère occupe dans sa famille, des rapports entretenus avec ton père. Tu es tributaire de son état de confiance intérieure. De ses manques. À travers elle, tu existes en relation" (Djerrari Benabdenbi, 1999: 20). La fille symbolise pour la mère, comme dans *Ni fleurs, ni couronnes*, son propre échec et son incapacité d'être véritablement mère, productrice de mâles.

Nous voyons bien que l'image de la mère qui prédomine dans la littérature féminine marocaine contient une problématique dans laquelle la maternité se trouve en profondeur en lien direct avec les préoccupations majeures de la littérature féminine. Il nous semble que l'écriture féminine analysée ici reste travaillée par cette question de la maternité et ce malgré la constatation déjà faite ci-dessus du peu de représentativité du thème dans la littérature féminine et de son caractère secondaire. Pour notre part, nous

pensons qu'il y a un non-dit de la maternité dans les écrits féminins qui reste à analyser. Celui de la mère.

Maternité et écriture

En effet, si les écrivaines entretiennent des rapports problématiques avec la mère et la question de la maternité, il nous semble pouvoir dire que celle-ci marque leur écriture jusque dans les structures de son imaginaire.

Dans son étude sur la littérature féminine maghrébine, Marta Segarra souligne que la mère est également associée à des valeurs positives ou exprimées comme telles et liées à ce que nous désignons comme "parole-mère" dans notre travail consacré à la littérature marocaine de langue française, en l'occurrence celle des hommes. Nous entendons par "parole-mère" un espace hautement symbolique, celui de la culture orale, populaire en rapport étroit avec la langue et la culture maternelles et dans lequel priment l'oralité, l'art de conter et également une vision du monde terrienne, en rapport avec les éléments de la nature.

De ce point de vue, l'exemple le plus intéressant est celui de *Rêves de femmes* de Fatema Mernissi. Ce récit est en quelque sorte celui de la mère qui apparaît en tant que telle, en l'occurrence la mère de la narratrice mais aussi à travers les personnages de la grand-mère et des tantes, autant de "femmes de la maison qui remplissent les fonctions nourricière et éducatrice, et qui dispensent une affection chaleureuse et protectrice" (Segarra, 1997: 102), femmes qui se retrouvent dans nombre de textes de la littérature féminine maghrébine, comme le constate Marta Segarra.

Ce qui retient l'attention dans *Rêves de femmes* et en fait un récit caractéristique du lien entre maternité et écriture que nous mettons en avant ici, relève tout d'abord de l'espace dans lequel s'inscrit ce récit. Outre le fait que ce soit un harem, un espace clos et hautement symbolique de l'enfermement et de la domination des femmes, il s'agit surtout d'un espace que la narratrice ouvre à la parole féminine et transforme en lieu matriciel de l'écriture / parole des femmes. C'est un espace paradoxal, symbolisant à la fois la forclusion des femmes mais aussi leur lieu de parole par excellence, là où se font entendre les voix féminines autour desquelles se construit le récit tout entier et s'articule l'écriture.

De ce point de vue, il fonctionne bien comme une matrice et un espace de narration au centre duquel on trouve la mère de la narratrice. Dans son étude sur la dimension autobiographique de ce récit de Fatema Mernissi, Rajaa Berrada-Fathi en souligne les caractéristiques suivantes: "C'est un espace chaud, utérin et fécond. Le harem lieu d'émergence de la mémoire personnelle caractérise le retour aux sources, le retour aux origines. En effet, pour écrire le harem, il faut partir du récit sur la mère. L'écriture autobiographique est un retour à la mère" (Berrada-Fathi, 2005: 119).

Ainsi, le harem marque une spatialité et une temporalité qui en font, au-delà de son caractère réel et historique, un lieu symbolique et paradoxal de

l'étouffement de la voix féminine mais également de son émancipation par le procédé de l'éclatement du harem, de son ouverture, de son exposition à l'espace public par le truchement de l'écriture.

Or, dans le récit de Fatema Mernissi, c'est bien dans le harem, où domine la figure de la mère, à travers celles de la grand-mère et des tantes, que se constitue l'espace des contes, des milles et un récits transmis par la mère ou les figures qui y sont associées, à la narratrice de *Rêves de femmes*: "Ses contes me donnaient envie de devenir adulte, pour pouvoir à mon tour développer des talents de conteuse. Je voulais, comme elle, apprendre l'art de parler dans la nuit" (Mernissi, 1997: 27). Tout le récit de *Rêves de femmes* œuvre à libérer la parole des femmes, en premier lieu, celle de la mère, hors de l'espace fermé du harem qui devient alors symbolique de cet espace, celui de la maison, du dedans, de l'intériorité, du privé, dans lequel la société et la culture ont enfermé les femmes: "Ma mère a murmuré, comme se parlant à elle-même, que c'était le destin des femmes" (Mernissi, 1997: 23).

S'inscrivant dans un processus de filiation par rapport à la parole et au désir de la mère, la narratrice de *Rêves de femmes* assume une généalogie sur laquelle se fonde l'écriture et qui s'exprime de façon très claire. La mère est ainsi une figure symbolique de la création: "l'image de la grossesse et de l'enfantement accompagne toutes les formes de création, jusque dans les écrits de certains mystiques" écrit Françoise Collin, dans *Le différend des sexes* (1999: 9). Elle pose aussi la question de "l'enfantement des signes" comme compensation au manque d'enfantement physique.

Si le récit pointe une fois de plus le rôle que la société et la culture consentent à donner à la femme, de transmettre les traditions et d'en être la gardienne, il semble se réapproprié ce rôle en opérant un détournement, voire une subversion de celui-ci. Ainsi, Mernissi montre d'abord que la voix des femmes, malgré le mutisme auquel la société et la culture les ont contraintes, a toujours été là, dans l'histoire, la culture et la mémoire. Elle exprime également, à travers le jeu narratif, l'enchevêtrement des voix, le sens des mots, cet "art de parler dans la nuit", la capacité des femmes d'appréhender le monde et la vie avec complexité et aussi une approche nuancée des choses et des êtres.

Nous observons alors comment la transmission qui a toujours été le fait des femmes, celui des mères en particulier est utilisée ici par l'écriture pour introduire la dénonciation de la condition des femmes dans une société dominée par les archaïsmes, la rupture avec les normes, la perturbation des schémas traditionnels. À travers la maternité déclinée en termes de mère, maternel, matriciel, s'opère pour la femme qui écrit, qui raconte, qui prend la parole une réappropriation de l'oralité à des fins de "subversion". En effet, loin de renforcer le maintien des archaïsmes entravant la marche des femmes, l'oralité sert ici le changement de leur condition.

Dans cette contribution sur la maternité dans la littérature féminine au Maroc, nous avons voulu souligner la place importante des représentations

socioculturelles de la maternité en faisant ressortir le caractère contraignant et somme toute étouffant de la maternité dans la vie des femmes. Les textes littéraires en témoignent comme d'un élément que l'écriture ne peut contourner et dont elle doit nécessairement rendre compte. On peut alors dire que ce réel socioculturel de la maternité pèse encore sur l'imaginaire des femmes qui écrivent au point que leur écriture semble ressentir la nécessité d'exorciser ce réel qui renvoie au poids de la culture et à la pression de la société.

Nous avons également tenté d'examiner quelques aspects de l'image de la mère dans cette littérature. Ce qui caractérise cette image, c'est son immobilisme, son archaïsme et surtout le fait qu'elle constitue un modèle rejeté par la narratrice de la plupart des récits. La mère est fortement représentée comme étant une entrave à l'émancipation de la femme. Elle se signale aussi comme une figure de référence vis-à-vis de laquelle les narratrices expriment leur volonté de différenciation quand ce n'est pas de remise en question profonde ou de rejet en tant qu'image de femme "archaïque". Elle peut enfin constituer une figure négative de la maternité, symbolique de tous les archaïsmes entravant le désir et la liberté des femmes.

Toutefois, il nous semble que la littérature féminine au Maroc fait entendre autre chose, sans doute de façon paradoxale, sur les relations que l'écriture féminine et sans doute, l'écriture en tant que telle, entretient avec la maternité. Nous percevons en effet, une relation généalogique forte, pas toujours déclarée, ni assumée, entre l'écriture de ces écrivaines et la maternité entendue comme espace symbolique rattaché au maternel et qui tient du savoir oral, de l'oralité et d'une vision du monde et des choses profondément ancrée dans le terrien.

Écrire alors, c'est se réapproprier une parole, une sensibilité, une manière d'être au monde, en revendiquant une part occultée, minorisée de l'identité, c'est fonder, au sens de la génération, l'identité sur des bases où le féminin se réapproprie le maternel pour en faire un acte de naissance de et à soi. C'est en somme, vouloir exprimer l'idée que la maternité est un acte et un état joyeux et libres et aussi un grand désir, celui de transmettre, de donner la vie. L'écriture serait porteuse du désir des femmes de s'approprier ou de se réapproprier leur corps.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bahéchar, Souad (2000), *Ni fleurs ni couronnes*, Casablanca, Le Fennec.
- Berrada-Fathi, Rajaa (2005), "Expression des ruptures. L'autobiographie entre le conte et le rêve: *Rêves de femmes, contes d'une enfance au harem*, de Fatema Mernissi", *Le récit féminin au Maroc*, Marc Gontard (éd.), Rennes, PUR: 117-124.
- Bouhdiba, Abdelwahab (1975), *La sexualité en Islam*, Paris, PUF.

Lectora 14 (2008)

(d)

- Bourquia, Rahma (1996), *Femmes et fécondité*, Casablanca, Afrique-Orient.
- Boussejra, Houria (1999), *Le corps dérobé*, Casablanca, Afrique-Orient.
- Chafik, Nadia (1998), *Le secret des djinns*, Casablanca, Eddif.
- Collin, Françoise (1999), *Le différend des sexes*, Paris, Pleins Feux.
- Djerrari Benabdenbi, Fattouma (1999), *Souffle de femme*, Casablanca, Eddif.
- El Khayat, Ghita (1988), *Le monde arabe au féminin*, Paris, PUF.
- Hadraoui, Touria (1998), *Une enfance marocaine*, Casablanca, Le Fennec.
- Kilito, Sarah (2004), *Femmes-sujets. Étude sur les œuvres de romancières marocaines francophones entre 1982 et 1999*, Université de Stockholm, Département de français et d'italien.
- Lacoste-Dujardin, Camille (1985), *Des mères contre des femmes, Maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, La Découverte.
- Lhassani, Amina (1995), *La citadelle détruite*, Rabat, Média Stratégie.
- Mernissi, Fatéma (1997), *Rêves de femmes*, Casablanca, Le Fennec.
- Mezgueldi, Zohra (1990), "Quand l'Étrangère est une langue...", *Femmes et pouvoirs*, Aïcha Belarbi (éd.), Casablanca, Le Fennec: 27-39.
- (1991), "Féminité et création littéraire", *Corps au féminin*, Aïcha Belarbi (éd.), Casablanca, Le Fennec: 39-52.
- Naâmane-Guessous, Soumaya (1988), *Au-delà de toute pudeur. La sexualité féminine au Maroc*, Casablanca, Eddif.
- Sbaï, Noufissa (1987), *L'enfant endormi*, Rabat, Edino.
- Segarra, Marta (1997), *Leur pesant de poudre: romancières francophones du Maghreb*, Paris, L'Harmattan.
- Trabelsi, Baha (1995), *Une femme tout simplement*, Casablanca, Eddif.